

Corpus des effractions philosophiques

ANIMAL !

Sommaire

1. Les procès d'animaux au Moyen Âge : les bêtes face à la justice	2
1. <i>Le chez-soi des animaux</i> , Vinciane Despret	4
2. <i>Comment vivre avec les autres ?</i> , Baptiste Morizot	5
3. <i>Nous inventons le temps</i> , Jean-Claude Ameizen.....	7
4. <i>La grande parade</i> , Marc Girau.....	9
5. <i>Croc-blanc</i> , Jack London.....	10
6. <i>Le petit prince</i> , Antoine de Saint-Exupéry.....	12

1. Les procès d'animaux au Moyen Âge : les bêtes face à la justice

par Michèle Boubay Pages à partir d'archives départementales de l'Aisne

En Europe, pendant près d'un millénaire, les bêtes de ferme et autres animaux comme les insectes se retrouvaient envoyés devant des tribunaux. Ces procès furent particulièrement nombreux du XIII^e au XVIII^e siècles.

À l'époque, les animaux étaient vus comme des personnes aux yeux de l'Eglise et de la loi. En effet, ils faisaient partie de « la communauté de Dieu », comme les hommes, et devaient donc observer les mêmes devoirs et règles. On les considérait comme condamnables, à l'inverse d'aujourd'hui où les tribunaux estiment les propriétaires comme responsables.

Par ailleurs, beaucoup d'animaux étaient en liberté et se baladaient dans les rues. Il y avait donc plus souvent des accidents. C'est pourquoi il a existé plusieurs cas où des cochons ayant mordu ou tué des enfants furent jugés, puis condamnés à mort, la peine maximale. Si l'on reconnaissait l'animal coupable, on pouvait quelques fois demander au propriétaire d'accomplir un pèlerinage.

Une fois la condamnation prononcée, on invitait les paysans à venir voir la mise à mort et à amener leurs animaux de la même espèce pour leur enseigner les comportements à ne pas avoir et qu'ils apprennent de ce châtement.

Pour chacun de ces procès, on attribuait un avocat aux animaux. On les enfermait en prison et on payait même un gardien pour le procès qui était chargé de surveiller et nourrir les animaux. Ainsi, au Moyen Âge, on prenait ces affaires très au sérieux. Elles se déroulaient devant des instances civiles comme des conseils de ville, ou même des parlements. On pratiquait parfois des interrogatoires sur les animaux et leur attitude, grognements ou postures, indiquait leurs réponses.

Les procès des cochons

90% des animaux que l'on conduisit devant la justice en Europe furent des cochons. Cela peut être dû au fait, qu'en tant qu'espèce, ils sont très proches de nous et pouvaient faire la différence entre le bien et le mal. Toutefois, ce fut également parce qu'ils étaient très nombreux et déambulaient librement dans les campagnes et les villes. Cela était bien pratique pour nous, car on les utilisait comme éboueurs vivants se nourrissant des déchets jetés.

Malheureusement, ils causèrent de nombreux accidents : ils pillaient des boutiques, dévastaient des jardins et renversaient des enfants. Mais surtout, ces animaux bien souvent sous-alimentés mangeaient tout ce qu'ils trouvaient, y compris des enfants. Par exemple, en 1386 en Normandie, une truie renversa un nouveau-né qu'on ne surveillait pas et commença à lui dévorer une partie du bras et du visage. Les blessures de l'enfant causèrent sa mort. On conduisit donc la truie au tribunal. Ce procès est le plus documenté de l'histoire en ce qui concerne les jugements d'animaux. Il dura finalement neuf jours et le jury déclara la truie coupable. On la pendit et la brûla après l'avoir habillée avec des vêtements de femme.

Plus tard, en 1457, on jugea une truie et ses six porcelets pour le meurtre d'un enfant. Le tribunal reconnut la mère coupable après que cette dernière ait grogné. En effet, on prit ses ronchonnements comme une admission de sa culpabilité et elle finit donc à la potence. Toutefois, on acquitta ses petits.

1. *Le chez-soi des animaux*, Vinciane Despret

Édition Acte Sud, École du Domaine du possible

Dans l'essai *Le chez-soi des animaux*, Vinciane Despret raconte la fable suivante : Eve, au jardin du paradis, aurait eu l'idée de proposer aux animaux de rendre les noms qu'Adam leur avait donnés. Les animaux ont trouvé l'idée bonne. Ils se présentent devant Adam, et lui annoncent que chaque espèce va se chercher un nouveau nom. Un nom qui leur conviendrait mieux. Les escargots proposent de s'appeler les « chez moi », car, comme ils le disent, « chez moi, c'est encore moi. Mon chez moi, le lieu où je me sens à la maison, c'est le prolongement de mon corps. » S'en suit alors un débat entre tous les animaux sur le rapport de chacun à son propre habitat. Que signifie « maison » pour l'oiseau, la fourmi, le loup, l'abeille, la vache ? Arrivent alors les saumons...

« Attendez ! » Ce sont à présent les saumons qui veulent mettre leur grain de sel [...]. Le « chez-soi », pour nous, c'est tout autre chose. Nous, notre « chez-soi », nous ne le retrouvons que très tard dans notre vie. « Chez moi », ce n'est pas l'endroit où nous pouvons nous cacher, c'est d'abord l'endroit que nous devons retrouver. Pour un saumon, parler de son « chez-soi », c'est raconter une aventure. Nous naissons dans les rivières, les torrents et les ruisseaux, et là nous grandissons. Puis, lorsque notre taille et nos forces nous le permettent, nous quittons l'endroit de notre naissance et nous partons vers l'océan. Nous descendons les ruisseaux, puis les rivières et les fleuves, sur des centaines et des milliers de kilomètres. Là, la nourriture est abondante, et nous découvrons d'immenses espaces. Nous y grandissons, nous prenons encore des forces. Et puis, un beau jour, quelque chose qui ressemble à un rêve nous dit qu'il nous faut repartir, qu'il est temps de retourner là d'où nous venons, pour y rencontrer le partenaire de notre vie, celui avec lequel nous ferons d'autres petits saumons, qui grandiront là-bas et puis qui, à leur tour, partiront. Et cette force inouïe qui nous dit « retourne là-bas » nous apprend ce que veut dire « chez soi ».

Nous braverons alors tous les dangers et les pièges, nous remonterons les fleuves, les rivières, les torrents et les ruisseaux ; nous aurons retenus du premier voyage la saveur de l'eau en chaque endroit et son odeur, car les eaux de chaque lieu, de chaque rivière, de chaque torrent, de chaque ruisseau et de chaque confluent ont un goût reconnaissable entre tous ; nous retrouverons dans notre mémoire une vieille carte enfouie, que l'on croyait oubliée, une carte de la saveur des eaux. Et pour nous, « chez moi », cela signifie la puissance de cette force qui nous appelle et dont nul ne connaît l'origine, cette force qui nous entraîne, cette force qui ressemble à ce qu'on appelle l'amour. Et tout nous apparaît alors comme si, jusque-là, nous avions été loin de chez nous. Voilà, « chez soi », c'est donc encore autre chose, c'est le lieu où l'on aime. Peut-être, si nous devions nous choisir enfin un nom devrait-il signifier toutes ces choses, la saveur de l'eau, la migration, la force de l'appel, et celle de l'amour.

2. *Comment vivre avec les autres ?*, Baptiste Morizot

La grande table (France Culture, émission du 04/02/2020- Olivia Gesbert)

O.G : Nommer les choses, c'est déjà leur donner une existence. C'est aussi à cela que vous vous employez dans vos écrits Baptiste Morizot. Et vous le rappelez, le chant d'un oiseau par exemple, mais on peut parler de tout autre cri ou langage animalier...sont autant de langues mortes pour nous aujourd'hui, des langues qu'on ne parle plus évidemment, qu'on ne comprend plus, voire qu'on entend plus...qui sont une sorte de grand brouhaha qui nous est extérieur...

B.M : Absolument, absolument. Ça c'est quelque chose que je trouve assez fascinant : la manière dont notre tradition culturelle interprète par exemple un soir d'été à la campagne comme une situation bucolique, de solitude et de tranquillité. Alors que c'est le lieu géopolitique multi spécifique le plus riche et le plus industriel qu'on connaisse, entre tous les insectes et les oiseaux qui chantent en même temps, qui échangent des messages de mille formes, des communications d'une très grande richesse, qui négocient, qui font de la géopolitique, de la parade amoureuse... Et nous entendons ça comme un silence qui ressource alors que c'est le souk le plus bariolé et multi spécifique qu'on puisse rencontrer. Mais bien évidemment ces communications nous échappent. Et le grand enjeu c'est comment on peut arriver à s'y rendre sensible et comment on tente des formes de traduction. Je suis beaucoup travaillé par le problème de la traduction parce que la traduction, c'est un modèle qui accepte qu'on ne pourra jamais traduire exactement. C'est la problématique du traducteur de poésie : on est face à un vers et on ne pourra jamais le traduire exactement, mais pour autant, on est tenu de tenter d'aller dans les parages du sens de ce vers en multipliant les propositions.

O.G : Mais pourquoi faudrait-il traduire ? C'est traduire pour comprendre, ou c'est traduire pour apprendre et pouvoir échanger ?

B.M : C'est exactement les deux. C'est traduire pour comprendre. [...]
Et c'est aussi traduire pour communiquer pour négocier. Je suis persuadé qu'il y a ici un espace, un champ des possibles des relations avec le vivant qu'on a massivement sous-évalué du fait qu'on a cru dans la tradition moderne que comme c'est « de la nature », ce n'était susceptible que d'être géré par du rapport de force quantitatif ou brutal. Alors que le vivant est régi par des communications omniprésentes. Simplement, ce ne sont pas des communications humaines, ce n'est pas de la parole double articulée, ce n'est pas de la discussion de café. Mais c'est des communications très riches. Et la question c'est : est-ce qu'on est capable de se déplacer jusque dans ces formes de communication pour négocier des modus vivendi avec les autres formes de vie ? Je suis tombé il y a quelques semaines sur un exercice qui est proposé dans le coyote guide. Un exercice que je trouve assez fascinant parce que c'est un exercice de la curiosité. Il dit : prenez quelques minutes et arrêtez-vous devant un être vivant. Un corbeau, un platane, n'importe quel brin d'herbe. Et cherchez 25 questions à vous poser à son égard. Et ne cherchez pas forcément les réponses. C'est pas l'essentiel. L'essentiel c'est de chercher 25 questions. 25 c'est énorme. 25 questions à l'égard d'un brin d'herbe, à priori on n'est pas du tout convaincu qu'on les trouvera. Et ce qui est prodigieux c'est qu'on les trouve, et que le fait même qu'on puisse poser des questions enrichit, épaissit notre rapport à cet être qui gagne en existence, qui gagne en consistance, qui devient

subitement intéressant. Et cet exercice de la curiosité, il me semble qu'il nous met sur le chemin de ce que c'est cette culture du vivant, dont on aurait besoin.

3. *Nous inventons le temps, Jean-Claude Ameizen*

Extrait de *Sur les Epaules de Darwin* tome 2 : *Je t'offrirai des spectacles admirables.*

Alors que Karl von Frisch explore les capacités d'apprentissage et de mémorisation des butineuses, il découvre qu'elles se souviennent non seulement des parfums et des couleurs des fleurs, et des trajets qu'elles ont parcourus pour atteindre leurs lieux de récolte, mais qu'elles ont aussi une très bonne mémoire temporelle, une très bonne mémoire des heures de la journée où elles ont fait une découverte.

Von Frisch a placé sur une table, à distance d'une ruche, une coupelle contenant de l'eau.

De deux heures à quatre heures de l'après-midi, c'est une coupelle d'eau sucrée. Le reste de la journée, c'est une coupelle qui contient de l'eau non sucrée.

Au bout de quelques jours, les butineuses arrivent en grand nombre entre deux heures et quatre heures de l'après-midi et presque aucune ne vient le reste de la journée.

Il note que cet apprentissage et cette mémoire des heures propices, qu'il a mis en évidence par ses expériences, ne sont que l'expression d'un apprentissage et d'une mémoire que les butineuses mettent en œuvre quotidiennement dans leurs activités habituelles de récolte.

Elles se spécialisent durant un temps sur un type particulier de fleurs. Et, selon le type de fleur, l'heure de la journée où le nectar y est le plus abondant n'est pas la même.

Les petites butineuses arrivent non seulement à la bonne heure, dit von Frisch, mais aussi, toujours, un peu en avance. Sans doute parce que durant leurs voyages quotidiens à travers les campagnes et les forêts, quand elles se souviennent de l'heure où leur récolte va devenir abondante, elles savent qu'elles ne sont pas les seules à venir récolter.

Mieux vaut être un peu en avance qu'en retard, dit von Frisch.

Et il remarque que la butineuse peut apprendre à venir à la bonne heure, à des endroits différents, à plusieurs moments différents de la même journée.

Elle garde dans sa mémoire les heures des événements propices.

Et elle en conserve le souvenir pendant plusieurs jours – ce qui, pour une abeille butineuse, correspond véritablement à une mémoire à long terme si on prend en compte sa brève durée de vie, qui est en moyenne de deux mois.

Von Frisch imagine que l'abeille butineuse doit avoir une horloge interne, qui lui permet d'associer un événement particulier à un moment particulier de la journée.

L'abeille butineuse couplerait, de manière étroite, sa mémoire visuelle et sa mémoire olfactive à son horloge interne.

Et elle se référerait à son horloge interne, comme nous consultons notre montre.

Mesurer, et garder en mémoire l'écoulement des heures.

Au long d'une période de vingt-quatre heures.

C'est le mouvement de notre planète qui scande la régularité des mouvements apparents des astres dans le ciel autour de nous. Qui scande la succession des heures, des jours et des nuits, des saisons, des années.

La succession régulière du printemps, de l'été, de l'automne, de l'hiver au long de l'année – c'est la révolution de notre planète autour du Soleil qui en bat le tempo d'année en année.

L'alternance des jours et des nuits sur une période de vingt-quatre heures – c'est la rotation de la Terre autour de son axe qui en bat le tempo, de jour en jour.

Mais il y a aussi le temps que le vivant fait battre en lui.

Le temps intérieur.

Les horloges biologiques, dans chaque être vivant. Dans chaque cellule.

Le temps qui bat, en silence, en permanence.

Et nous, et autour de nous. [...]

Et ce rythme de vingt-quatre heures qui bat en nous et au cœur de tous les animaux, de toutes les plantes, des organismes animaux et végétaux unicellulaires et au cœur de certaines bactéries, s'est synchronisé sur l'alternance du jour et de la nuit.

Sur la course apparente du Soleil dans le ciel.

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées, dit Hugo.

Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit ;

Puis l'aube, et ses clartés [...]

4. *La grande parade*, Marc Giraud

Extrait de l'essai *Darwin c'est tout bête !*

La grande parade des parades nuptiales

Les rituels amoureux des animaux sont extraordinairement variés, et souvent étonnants. Certains animaux émettent des sons : la grande vrillette, un insecte, se tape la tête contre les murs ; la cigale australienne déclenche un vacarme aussi puissant qu'une alarme domestique ; la drosophile fait vrombir ses ailes en cadence ; les morues vibrent de la vessie natatoire. [...]

Le brame du cerf, ce hurlement d'amour de nos forêts, rassemble les biches et stimule leur ovulation. [...]

L'albatros des Galápagos organise sa parade en groupes de trois ou quatre danseurs, qui répètent inlassablement leurs pas de danse sophistiqués jusqu'à ce que les maladroits abandonnent [...]. Le couple gagnant ne triomphe qu'après des semaines, des mois et parfois des années de concours !

D'autres bestioles font leur cour en se parfumant. Le mâle de la mouche orientale des fruits émet un parfum aphrodisiaque de jasmin et de cannelle. Chez les mammifères, l'urine est un philtre d'amour. Au cours de ses avances, le lapin excité en asperge la femelle à plus de un mètre de distance avec une grande précision. [...]

Une grande chauve-souris, le noctilion bec-de-lièvre, sent sous les bras. À certaines époques, l'odeur des mâles est si forte qu'on peut la repérer quand ils volent à proximité. Pour les chauves-souris femelles, c'est irrésistible.

Pour séduire les filles, de nombreux canards font semblant de se laver. Ce rituel de toilettage permet de dévoiler des plumes très brillantes, comme le « miroir » bleu électrique du colvert. La cane y répond souvent par son propre simulacre de toilette.

Haut dans le ciel, les rapaces se livrent à des acrobaties vertigineuses. Le faucon pèlerin descend en piqué vertical de démonstration, ailes serrées, fonçant vers le sol comme une bombe, à plus de trois cents kilomètres-heure.

Pour appeler les femelles, le crocodile souffle et fait des bulles dans son bain. Le chamois et l'isard, quant à eux, donnent des appels du pied. Certaines femelles de tortues lancent des clins d'œil, telle la trachémyde peinte : la belle ferme six fois sa troisième paupière à la minute, ce qui provoque des éclairs blancs aguicheurs. Plus directe, la jument cligne de la vulve, lançant dans les vertes prairies des petits appels roses de désir.

Le poisson électrique d'Amazonie envoie des décharges d'amour survoltées ; les seiches donnent des shows colorés, animées comme des enseignes lumineuses ; les caméléons se maquillent de teintes de carnaval ; et les coqs de roche, déjà habillés d'un éclatant plumage orange vif, se tiennent dans les zones éclairées de la forêt amazonienne comme sous les spots d'un grand spectacle. En guise d'applaudissements, les femelles séduites piquent le croupion de l' élu d'un petit coup de bec.

5. *Croc-blanc*, Jack London

Le mur du monde

Quand sa mère se mit à quitter la grotte pour aller chasser, le louveteau connaissait déjà bien la loi lui interdisant d'approcher l'entrée. Non seulement cette loi lui avait été martelée plusieurs fois par sa mère à coups de patte et de museau, mais l'instinct de peur s'était développé en lui. Jamais, au cours de sa brève existence confinée dans l'espace de la grotte, il n'avait connu quoi que ce fût qui pût lui inspirer la peur. Pourtant, cette peur était en lui. Elle lui avait été transmise par la lignée millénaire de ses ancêtres. [...] La peur ! – ce legs de la Nature sauvage que nul animal ne pouvait éviter, ni donner en échange.

Ainsi le louveteau gris connaissait la peur, même s'il ignorait de quoi elle était faite. Peut-être l'accepta-t-il comme une des contraintes de la vie. [...]

C'est donc par obéissance à la loi édictée par sa mère ; et par obéissance à la loi de cette chose inconnue et sans nom, la peur, qu'il se garda d'approcher l'entrée de la grotte. Elle reste pour lui un mur de lumière blanche. [...]

Mais il y avait d'autres forces à l'œuvre en lui, dont la plus grande était la croissance. L'instinct et la loi exigeaient de lui l'obéissance. Sa mère et la peur lui ordonnaient de rester à l'écart du mur blanc. Mais la croissance, c'était la vie, et la vie aspire toujours à la lumière. Aucun barrage ne pouvait endiguer le flot de vie qui montait en lui – montait avec chaque bouchée de viande qu'il avalait, chaque bouffée d'air qu'il inspirait. Finalement, un jour où peur et obéissance furent balayées par un afflux vital, il se leva sur ses pattes tremblantes et s'avança vers l'entrée d'un pas vacillant.

Contrairement aux autres murs dont il avait fait l'expérience, celui-ci semblait s'éloigner de lui à mesure qu'il s'en approchait. Aucune surface dure ne faisait obstacle au tendre petit museau qu'il pointait avec hésitation. La substance du mur semblait aussi perméable et poreuse que la lumière. Elle prenait forme sous ses yeux, et il entra dans ce qu'il avait toujours pris pour un mur, s'immergeant dans la substance dont elle se composait.

C'était déconcertant. [...]

Une grande peur l'envahit. C'était celle, terrible, de l'inconnu. Il s'accroupit à l'entrée de la grotte et regarda le monde. Il avait très peur. Car l'inconnu lui était hostile. Le poil de son échine se hérissa et ses babines se retroussèrent légèrement en une tentative de grognement féroce et intimidant. Tout frêle et apeuré qu'il fut, il défiait et menaçait le vaste monde.

Rien ne se passa. Il continua de regarder, si fasciné qu'il en oubliait de grogner. Qu'il en oubliait même d'avoir peur. Pour le moment, la peur s'effaçait devant la croissance, et la croissance prenait les atours de la curiosité. Il commença par remarquer les choses les plus proches – une portion visible du ruisseau brillant sous le soleil, le pin foudroyé en bas de la pente, la pente elle-même qui montait droit vers lui et s'arrêtait à deux pas du seuil de la grotte où il était accroupi.

Le louveteau gris avait toujours vécu sur un sol plat. Il n'avait jamais fait l'expérience douloureuse d'une chute. Il ignorait ce que c'était. Il s'avança donc crânement. Ses pattes de derrière touchaient encore le sol à l'orée de la grotte, quand il tomba tête la première. Dès que son museau heurta durement le sol, il poussa un cri. Puis il dégringola la pente, longtemps, très longtemps. Il fut pris de panique. L'inconnu avait finalement eu raison de lui. Il l'enserrait de sa poigne sauvage, prêt à lui infliger quelque terrible blessure. La croissance fut remplacée par la peur, et il glapit comme un chiot effrayé. [...]

Puis la pente s'adoucit progressivement, jusqu'à un tapis d'herbe. Le louveteau perdit de la vitesse. Quand enfin il s'immobilisa, il poussa un dernier cri de douleur, puis un long gémissement. Alors, comme si c'était naturel, comme s'il avait fait sa toilette toute sa vie, il se mit à lécher la poussière d'argile qui le souillait.

Après quoi il s'assit et regarda autour de lui, comme eût fait le premier homme à poser le pied sur la planète Mars. Le louveteau avait franchi le mur du monde, l'inconnu avait desserré son étreinte, et il n'avait pas mal. Mais le premier homme sur Mars aurait vécu une expérience moins étrange que lui. Sans aucun savoir préalable, il devenait l'explorateur d'un monde entièrement nouveau.

6. *Le petit prince*, Antoine de Saint-Exupéry

- Bonjour, dit le renard.
- Bonjour, répondit poliment le petit prince, qui se retourna mais ne vit rien.
- Je suis là, dit la voix, sous le pommier.
- Qui es-tu ? Tu es bien joli...
- Je suis un renard.
- Viens jouer avec moi. Je suis tellement triste...
- Je ne puis pas jouer avec toi. Je ne suis pas apprivoisé.
- Ah! pardon.
- Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Tu n'es pas d'ici que cherches-tu ?
- Je cherche les hommes. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- Les hommes, ils ont des fusils et ils chassent. C'est bien gênant ! Ils élèvent aussi des poules. C'est leur seul intérêt. Tu cherches des poules ?
- Non. Je cherche des amis. Qu'est-ce que signifie "apprivoiser" ?
- C'est une chose trop oubliée. Ça signifie "créer des liens..."
- Créer des liens ?
- Bien sûr. Tu n'es encore pour moi qu'un petit garçon tout semblable à cent mille petits garçons. Et je n'ai pas besoin de toi. Et tu n'as pas besoin de moi non plus. Je ne suis pour toi qu'un renard semblable à cent mille renards. Mais, si tu m'apprivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre. Tu seras pour moi unique au monde. Je serai pour toi unique au monde...
- Je commence à comprendre. Il y a une fleur... je crois qu'elle m'a apprivoisé...
- C'est possible. On voit sur la Terre toutes sortes de choses...
- Oh! ce n'est pas sur la Terre.
- Le renard parut très intrigué :
- Sur une autre planète ?
- Oui.
- Il y a des chasseurs, sur cette planète-là ?
- Non.
- Ça, c'est intéressant ! Et des poules ?
- Non.
- Rien n'est parfait.
- Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...
- Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince:
- S'il te plaît... apprivoise-moi !
- Je veux bien mais je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai des amis à découvrir et beaucoup de choses à connaître.
- On ne connaît que les choses que l'on apprivoise. Les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais

comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis. Si tu veux un ami, apprivoise-moi !

- Que faut-il faire ?

- Il faut être très patient. Tu t'assoiras d'abord un peu loin de moi, comme ça, dans l'herbe. Je te regarderai du coin de l'œil et tu ne diras rien. Le langage est source de malentendus. Mais, chaque jour, tu pourras t'asseoir un peu plus près...

Le lendemain revint le petit prince.

- Il eût mieux valu revenir à la même heure. Si tu viens, par exemple, à quatre heures de l'après-midi, dès trois heures je commencerai d'être heureux. Plus l'heure avancera, plus je me sentirai heureux. A quatre heures, déjà, je m'agiterai et m'inquiéterai; je découvrirai le prix du bonheur ! Mais si tu viens n'importe quand, je ne saurai jamais à quelle heure m'habiller le cœur... Il faut des rites.

- Qu'est-ce qu'un rite ?

- C'est aussi quelque chose de trop oublié. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures. Il y a un rite, par exemple, chez mes chasseurs. Ils dansent le jeudi avec les filles du village. Alors le jeudi est jour merveilleux ! Je vais me promener jusqu'à la vigne. Si les chasseurs dansaient n'importe quand, les jours se ressembleraient tous, et je n'aurais point de vacances. Ainsi le petit prince apprivoisa le renard. Et quand l'heure du départ fut proche:

- Ah! Je pleurerai.

- C'est ta faute je ne te souhaitais point de mal, mais tu as voulu que je t'apprivoise...

- Bien sûr.

- Mais tu vas pleurer !

- Bien sûr.

- Alors tu n'y gagnes rien !

- J'y gagne à cause de la couleur du blé. [...]

- Adieu.

- Adieu.